

Je marche au long des bassins, des balustrades et des rangées de statues, tandis qu'à des milliers de lieues d'ici, au même moment, je reçois le Capitaine Philip à Botany Bay. Qu'advierait-il si l'envie de partir à ma propre rencontre me prenait ? Me dissuadera-t-elle de lever l'ancre pour Vanikoro ? Choisirais-je un autre destin, démontrant ainsi que l'Histoire n'est pas écrite une fois pour toutes ? Le courage me fait défaut et surtout, je suis en proie à une hésitation sans précédent. Ici, on me connaît sous le nom de De Cernay, gentilhomme et parasite de Cour commun. Sous cette couverture, je savoure ce séjour, car je sais combien sont éphémères les instants de bonheur. Je sais aussi que ce site incomparable est hors d'atteinte des rigueurs du temps.

Il me suffit de dresser l'oreille, et il me semble encore entendre l'écho de la plus fastueuse « garden party » jamais donnée. Si je ferme les yeux, le passé se déploie à nouveau sous mes paupières et je vois les jardins se remplir de milliers d'invités pressés autour du Roi et de Mademoiselle De La Valière. Dans les cuisines, Vatel met la touche finale à la délicatesse des plats, surveille sévèrement le ruissellement du caramel sur les sucreries de l'ambigu. Dans les allées sont dressées quatre-vingts tables éblouissantes de cristaux et de porcelaines, trente-six douzaines d'assiettes en or.

Je reviens au présent, chassant ces images. Que subsiste-t-il de cette féerie où se noua le drame ? Les années ont poli le souvenir des intrigues, des murmures, des regards échangés lors d'une nuit sans pareille. Racine, Molière et La Fontaine ont foulé ces allées. Alors je cède au charme de ce palais. Ici tout semble figé. Le ciel dévide l'écheveau de ses nuages et la lumière du soir dore la lanterne du dôme. Mes pensées s'apaisent au fil des parterres somptueux, s'engourdissent dans l'onde lisse de l'Anqueuil. Je rêve au futur...

Dans une île mûrit un César tandis que s'égrènent les dernières heures d'une monarchie. Des siècles d'acier nous attendent et je reste là, désarmé, impuissant à l'annonce de l'orage qui menace.

Tout a commencé en août 1785. Muni des lettres patentes du Roi, je me revois découvrant la rade de Brest, distinguant mes frégates, la Boussole et l'Astrolabe, gages de l'aventure. Plus que jamais, l'espoir de rejoindre enfin les immensités du Pacifique, de toucher les Marquises et la Louisiade dont parle Bougainville prenait corps. Byron assure que la Patagonie est habitée par une race de géants, et Wallis prétend qu'il a trouvé à Tahiti une population de sirènes qui accueillirent ses matelots aux sons de flûtes et de conques marines. Secondé efficacement par De Langle, je fis accélérer les préparatifs de l'appareillage. Un roi n'est-il pas capricieux par nature ? Il retire aujourd'hui ce qu'il a accordé hier. Même si Sa Majesté m'avait longuement entretenue des buts de l'expédition, de l'intérêt supérieur de la découverte et de la compétition qui nous opposait à l'Anglais, ce n'est qu'à la mer que les dés rouleraient vraiment. J'ignorais bien sûr que ce que je découvrirais irait au-delà de toute imagination ; et ce ne sont pas les journaux de bord que je remis par prudence à Monsieur De Lesseps, à Kamtchatka, qui relatent ces événements.

Ce matin de décembre 1788, à l'issue d'une nuit horrible, je sus que tout était perdu. Démâté, ingouvernable, le vaisseau gîtait sur bâbord. La brigantine était brisée. Les survivants de l'équipage se cramponnaient ou étaient emportés à travers le pont, impuissants face au sort funeste qui les frappait. De monstrueux rouleaux enserraient la frégate d'une étreinte mortelle. L'horizon, bouché, laissait à peine entrevoir la ligne des côtes de cette île sinistre. L'Astrolabe était hors de vue. Avait-elle pu échapper à la tempête ? Les nuages filtraient une lumière

crépusculaire, baignant les flots d'une teinte sombre et lugubre. Des paquets de mer, qu'un vent déchaîné rabattait sur les superstructures de La Boussole, me trempaient jusqu'aux os. J'étais épuisé. Combien d'entre nous manquaient ? Midi approchait lorsque les éléments se déchaînèrent comme jamais. Le ciel s'emplit d'éclairs et le roulement du tonnerre acheva de nous terrifier. Seul l'instinct commandait désormais, rejetant la discipline et l'autorité aux oubliettes. Mêlé aux matelots encore épargnés, je cherchais frénétiquement une protection quand une lueur éblouissante illumina le navire. Foudroyé, je m'effondrai. Je restai pourtant conscient et j'eus l'impression de faire une chute interminable. J'aurais normalement dû heurter le pont ou un quelconque obstacle, mais rien de semblable ne se produisit. J'ouvris les yeux. Calme et ténèbres régnaient subitement. Après tant de fracas, ce silence était presque assourdissant. Un froid croissant m'engourdissait peu à peu. Je n'étais pourtant pas tombé à l'eau : je respirais, avec peine, mais suffisamment pour ne pas étouffer. Je mis mes mains sur mon visage. Ce contact me rassura : on n'accède pas au Ciel en chair et en os ! J'étendis bras et jambes à la recherche d'un support, cherchant à me convaincre que je n'étais pas devenu aveugle et sourd. Je ne rencontrai que du vide. Étais-je tout de même mort ? Je n'arrivais pas à m'en convaincre : je me sentais trop vivant.

Sans transition, un son grave s'éleva du néant, s'amplifia puis s'évanouit. Un autre lui succéda, puis un autre encore et cela déferla telles les vagues d'un océan symphonique. C'était une musique puissante, majestueuse. En même temps la nuit se fit moins dense, l'espace acquit une profondeur. Des formes indistinctes se révélèrent et l'air s'emplit d'une saveur nouvelle. Mon environnement se transformait graduellement. Une lumière parcimonieuse souligna des silhouettes imprécises. Le froid était terrible. Mes pieds accrochèrent alors une surface et, comme un voile qui se déchire, tout m'apparut avec netteté.

J'étais à terre, sans l'ombre d'un doute. Un dais nocturne, piqueté de rares étoiles, me recouvrait. L'air embaumait un parfum de terroir. Je pensais à ma province natale et pourtant tout était différent ! Nulle odeur marine ne venait évoquer l'océan. Qu'étaient devenus mes équipages et mes vaisseaux ? Je l'ignorais bien sûr, mais j'eus l'étrange prescience que, s'ils existaient encore, c'était sous un autre ciel, en un autre temps...

Plus encore que l'air vif, cette idée me glaça : franchissant un gouffre où seules errent les âmes damnées, je me trouvais projeté en un lieu indéfinissable.

Assistais-je à l'avènement du Royaume eschatologique ? Cette musique annonçait-elle le Jugement Dernier ? Les cohortes de disparus sortaient-elles à l'instant de leurs sépulcres, rejoignant le jardin mystérieux qu'Adam quitta par amour pour Ève ? Pourtant, un mort souffre-t-il du froid ? Mes habits étaient trempés et je claquais des dents. Je chassai à grand peine la peur, me persuadant d'avoir abordé un rivage nouveau. Je m'abandonnai à la fièvre de la découverte et cela me réconforta quelque peu.

Le jour pointait et les contrastes s'accrochèrent. Une lourde silhouette se détacha de la pénombre sans que je parvienne à l'identifier. Était-ce une construction, une montagne ? Lentement la nuit reculait, libérant cette contrée de son étreinte. J'entrepris de marcher droit devant moi, sans idée définie, simplement pour refouler l'angoisse et remettre de l'ordre dans mes pensées. Je foulais une prairie constellée de gouttes de rosée semblables à des perles nacrées. J'identifiais maintenant la masse sombre comme un édifice dressé à proximité ! je me portai dans sa direction. Ses formes me semblèrent familières.

Que faisait ce somptueux château sur cette terre inconnue et, je le sentis instinctivement, étrangère ? Désarmé, je tentai de me ressaisir : une telle construction, d'un si grand raffinement, ne pouvait abriter qu'un maître bienveillant qui serait soucieux de mon infortune et s'emploierait à me rétablir dans une situation plus confortable !

J'étais attendu.

En un éclair, toutes les craintes que la raison refoule se libérèrent. Je n'étais plus un marin intrépide ou un aventurier avide de découvertes, mais un gamin apeuré, sans repère, en proie au désarroi.

Un ange se portait à ma rencontre.

Ainsi j'étais aux Cieux ! Terrorisé, j'examinai cette silhouette qui approchait, humaine et divine à la fois. Une harmonie parfaite habitait cette apparition. Ses courbes répondaient aux plus folles conceptions de l'esprit. Une peau vermeille rehaussait l'or des yeux. Seul un Lysippe aurait pu être le père d'une semblable création.

Je m'étais immobilisé, glacé d'angoisse, refrénant une terrible envie de fuir. L'être s'arrêta à quelques pieds de moi. Un sourire éclaira son visage et j'entendis :

— Sois le bienvenu.

Sa voix résonnait comme une musique apaisante. Son effet fut immédiat et je me détendis presque malgré moi. J'osai même un salut. Pourtant, une foule de questions se pressait en désordre dans ma tête et je n'arrivais pas à émettre un son. Voyons : un rustre s'adresse-t-il à un saint ? J'avais beau tenter de me pénétrer d'importance, de me rappeler que je m'appelais Jean François de Galoup, Comte de la Pérouse, je me sentais misérable.

Alors l'aube se leva.

Le ciel vira à l'indigo, dissipant définitivement la nuit. Un lac, proche, miroita sous cette lumière. C'était l'heure indécise qui préside aux alternances, entre chien et loup. Autour de l'eau pactisaient des bêtes : gazelles, buffles, hérons, fauves... Tous mêlés.

J'étais incapable d'émettre le moindre son et pourtant, malgré ma stupeur, je saisissais l'étrangeté de ces bêtes. Elles me criaient que j'étais échoué *ailleurs*...

—L'eau seule leur est nécessaire. Elles ne connaissent plus la faim.

L'être venait de répondre à une question informulée, comme s'il avait deviné mes pensées.

En effet, ces animaux se côtoyaient, s'affranchissant de la loi de la nature qui hiérarchise tout ce qui vit. Ici la méfiance n'avait plus cours : repus, ils constituaient une vaste fraternité au sein de laquelle ils cohabitaient sans crainte. L'eau réunissait cornes, griffes et crocs comme dans un tableau de légende dans lequel ces attributs perdraient leur force sauvage. Ces bêtes ne résultaient pas d'une libre évolution, elles étaient impures.

Alors le soleil se leva.

À la place de l'astre familier, un gigantesque disque rouge envahissait peu à peu le ciel.

Là encore, devinant ma stupéfaction, l'être m'expliqua :

—Il s'agit toujours de ce vieux soleil, sur son déclin. Son cœur s'est dilaté. Si tu admetts que tout ce qui existe est promis à la ruine, alors tu conviendras que notre astre jette aussi ses derniers feux. Bientôt notre Terre elle-même sera consumée par lui puis, dans un dernier et éblouissant sursaut, il se contractera et la mort thermique le cueillera.

Les paroles de mon mystérieux interlocuteur me touchaient sans que je puisse expliquer pourquoi, tandis que le lac prenait l'apparence d'un bain de sang. Un échassier en troubla la surface. Le ciel virait au cuivre et une brise tiède se levait, prémisse de la fournaise à venir. J'essayai de ne pas perdre pied, ni de chercher à comprendre quoi que ce soit. Puisant dans mes ultimes ressources, je fis appel à toutes mes forces pour étouffer la peur, si grande, si proche de m'envahir.

« Haut les cœurs ! » me dis-je, tandis que je tâchais de reprendre la maîtrise de mes sens. Après tout, mon tempérament ne me poussait-il pas à aller de l'avant ? J'étais sans nul doute dans un monde nouveau qu'aucun navigateur, probablement, n'avait abordé. La curiosité supplanta lentement l'effroi et je tentai de renouer avec l'élan qui m'avait porté sur les océans. Qu'avais-je à redouter tout compte fait ? La vie n'est qu'un passage ! Nos croyances, nos espoirs, nos combats, ne sont que des masques jetés sur la brièveté de nos existences ! Nous

courons d'un rivage à l'autre en sachant que tous ces bruits, ces traces laissées derrière nous ne nous survivront pas. Oui, j'étais arrivé dans un monde étrange, incompréhensible. J'étais décidé à en accepter l'augure, à balayer la peur. Les dernières étoiles se fondaient dans la lumière de ce jour de braise. Il faisait désormais plus doux et je déboutonnai ma vareuse encore humide. Mes vêtements me rappelaient mon origine, m'affirmant que je ne rêvais pas. C'était démentiel. Le soleil dévalait la pente, j'étais peut-être à l'aube du Jugement Dernier, et cependant le goût de la découverte m'emportait à nouveau.

Abandonnant le lac du regard, je me tournai vers l'étrange personnage qui m'avait accueilli. Il n'avait pas bougé, un sourire indéfinissable éclairant son visage aux traits parfaits. Sans doute m'accordait-il un temps d'adaptation.

Il s'approcha et, doucement, me prit par le bras.

Je m'attendais à un contact singulier, mais il fut on ne peut plus ordinaire. Comme si nous étions de vieilles connaissances, il m'entraîna dans une promenade parmi les allées du parc. Il me dit alors :

— Tu n'es pas ici par hasard, tu le pressens, non ? Nous attirons vers nos rivages quelques naufragés. Ils embrassent notre temps ou regagnent, s'ils le souhaitent, leur époque. D'aucuns préfèrent rester. À ceux qui nous quittent nous confions notre destinée.

C'étaient là des propos qui m'étaient totalement hermétiques.

— Sans doute es-tu fatigué ? Nous parlerons de cela plus tard.

De fait, la lassitude me gagnait : je n'avais ni dormi ni mangé depuis longtemps. La sagesse, une fois n'est pas coutume, me poussa à opiner de la tête. Je n'avais pas encore réussi à articuler un mot. Délaissant les allées fleuries, je fus conduit à l'intérieur du palais dont l'ordonnancement me sembla singulièrement familier. Une fois seul, je m'abandonnai au moelleux d'un lit à baldaquin. Le silence était total. Les croisées des appartements qui m'avaient été attribués, ouvertes, laissaient la chaleur pénétrer la pièce où je reposais. Je ne pensais à rien, perdu je ne savais ni où ni quand. Insensiblement je sombrai dans un sommeil de plomb.

Au réveil, le ciel était un fleuve de sang. Je me levai, explorant salles et couloirs. J'aurais pu tout aussi bien déambuler dans la quelconque demeure d'un prince. Meubles, tapis et tableaux me renvoyaient l'image de mon temps. Reposé, apaisé, je sortis. Tout était désert, les grands escaliers débouchaient sur le parc soigneusement entretenu mais vide de courtisans. Je ne ressentais plus aucune faim, comme si la satiété était permanente dans ce monde. Quel était ce charme étrange qui me privait du goût de la nourriture et du plaisir de la vénerie ?

Une fois dehors je me retournai pour examiner le bâtiment.

Je reconnus l'illustre demeure, sans l'ombre d'une hésitation. La grâce sobre, délicate de ce paysage d'une France si lointaine me bouleversa. Des souvenirs de courses dans les bois, de promenades dans le crépuscule matinal qui trempe les souliers et partout réveille la vie, de longues flâneries sous les arbres séculaires me revinrent.

Vaux s'offrait à moi.

Je vis la gerbe d'eau se hérissier et la grotte s'illuminer. Les jardins ordonnaient leurs palettes colorées autour des bassins. Les teintes vives des iris épousaient les tons plus langoureux des roses tandis que des lys s'épanouissaient par bouquets. Des vasques se plaignaient aux carrefours des allées.

Surgissant de derrière l'une d'elles, l'être qui m'avait accueilli me rejoignit. Il portait un habit de lumière et s'enquit de mon état. Puis :

— Nous préservons ce qui est beau. Tout ici est à toi. Tu peux tout voir et prendre sans rien accepter de ce que nous te demanderions.

Ses propos prouvaient à nouveau que ma venue avait été provoquée. Je restai muet, n'osant troubler la paix des lieux. Je ne parvenais pas encore à me situer dans cette étonnante réalité. Que pouvais-je lui apporter de toute façon ?

—Le jour efface les étoiles, reprit-il. Tu ne peux pas – encore – regretter la splendeur passée des cieux. Pourtant, la nuit prochaine, tu compareras le firmament à celui que tu as connu et tu verras comme il s'est appauvri. De fait l'évolution engendre le chaos et la complexité a pour prix l'entropie. L'acteur majeur de ce désordre est l'Homme. Son apparition et ses actions ont accéléré la désorganisation de l'univers. Depuis l'aube des temps, il a pris son essor jusqu'à se rire des distances. Les nefs de la nuit fendent en une heure plus d'espace que n'en parcourt la lumière une vie durant. Voici sa marque : les étoiles se dispersent, les mondes se désagrègent, la fin approche et nous ne pouvons nous y résigner. Je devine que ces mots te sont étrangers et mes propos incompréhensibles. Rien d'anormal à cela, il te faudra du temps pour te familiariser à ces notions.

D'autres soleils, d'autres terres ! Cette idée me brûlait ! Comme mes traversées semblaient soudain dérisoires !

—Voici ton avenir, notre présent, et son triste dénouement. Cependant le cours de l'Histoire peut être infléchi. Tu peux être celui par lequel tout arrivera, car ta vie se déroule à une période clef. L'harmonie peut être rétablie et le futur sauvé. Comme pour tous ceux qui t'ont précédé, tu n'en ignoreras rien. Si tu le souhaites, tu connaîtras les circonstances de ta dernière heure, tu découvriras la pluralité des mondes, tu recevras la Révélation. Sache qu'il nous est impossible d'intervenir nous-mêmes sur les événements passés : nous ne pouvons que jeter notre filet dans l'abîme du temps et ramener à nous quelques prises. La trame des siècles est une construction complexe que l'on ne peut altérer qu'avec la plus grande des habiletés. Seul un contemporain peut agir légitimement sur son époque. Nous n'avons, hélas, pas encore mesuré de résultats significatifs depuis que nous nous efforçons de modifier l'enchaînement des causes et des effets passés... Mais nous savons qu'il n'y a pas d'autre solution. Nous t'enseignerons la méthode et te donnerons les outils nécessaires. Alors, si tu le désires, nous te renverrons auprès des tiens.

Je ne savais plus à quoi me retenir ; le sol se déroba sous mes pas. Cette étrange perspective que l'être me brossait était trop fantastique pour me concerner. Elle n'était pas à mon échelle. Il me fallait appréhender une cosmologie impensable avec les maigres éléments dont je disposais, et cela, trop rapidement !

—Pour l'Homme, reprit l'être, la vie n'est qu'une suite de défis. Sans doute sa destinée obéit-elle à un processus évolutif qui, depuis son origine, agit sur l'univers pour le rendre à la fois plus élaboré et instable. Pour nous qui sommes au bout du chemin, cela signifie maintenant la ruine d'un espoir fou. Nous acceptons avec indifférence notre sort lorsque, subitement, tout changea. Nous reçûmes une promesse merveilleuse, émise très loin depuis la courbure de l'espace et du temps. Ce qu'est cet appel, il m'est difficile de t'en donner une idée. Imagine la révélation qu'obscurément nos ancêtres recherchaient lorsqu'ils déposaient l'empreinte de leurs mains sur la paroi humide des cavernes, la bonne nouvelle que les prophètes passés proclamaient. Nous avons la preuve de notre déterminisme ! Avant cette découverte, nous n'espérions plus rien, désabusés par nos pauvres victoires : une mort reculée, la faim oubliée, les maladies éradiquées, tous nos sens perfectionnés jusqu'à la limite du possible. Nous étions las d'une si longue épopée. Cette résignation, lorsque nous entendîmes l'appel, nous fut tout de suite insupportable. L'existence d'une intelligence inspirée raviva l'espoir, mais comment goûter à cette source quand l'univers entier se disloque ? Nous refusons désormais ce sort. Ce qui fut sera restauré et nous pourrions réunir les ressources nécessaires et suffisantes pour nous porter à la rencontre de notre créateur. Un détail peut modifier ce qui a été écrit. Nous te

dirons quel geste il te suffira d'accomplir pour créer les conditions d'un renouveau. Peut-être seras-tu enfin celui qui saura nous l'apporter ?

Je devinais qu'il vivait un drame, mais son intensité m'échappait. J'étais frappé par le sentiment de langueur que ce monde inspirait, en opposition avec la révolte que je sentais sourdre dans ses propos. Je comprenais qu'à travers lui et ses semblables l'humanité jetait ses derniers feux. Malgré ce qui nous séparait, j'avais l'intuition que je ne recevrais pas les réponses aux questions qui tourmentent nos vies. Je découvrais qu'à l'issue de tant de siècles, l'Homme s'élevait toujours contre son destin.

Je pensais à l'appel qu'il invoquait. Il le recevait tandis que s'écroulait la matière, promesse d'une victoire ultime sur la mort. Il ne pouvait s'agir d'autre chose ! Il voulait entreprendre une nouvelle et dernière migration, pareille à celle des mouettes ou du pollen des fleurs. Ainsi, de cette lumière qui transportait mes hôtes, selon eux, jaillirait la Vérité, confirmant les Écritures qui proclamaient Dieu dieu des vivants et non des morts... Cela supposait que pour ceux qui nous avaient précédés, à jamais protégés par les plis de la terre maternelle, il ne viendrait pas de réveil. Cette idée me consterna. J'entendais résister au désenchantement de ce monde, croire au Jugement Dernier, à la résurrection, à l'éden !

Je parcourus des yeux le paysage, fort d'une lucidité nouvelle.

Interrompant mes pensées, l'être reprit :

—Voici l'héritage du passé. Notre terre ne peut plus être qu'un jardin ou un musée, trop lasse pour enfanter de nouveaux reliefs. L'Homme l'a exploitée, transformée puis préservée. Les créatures qui la peuplent aujourd'hui sont pétries de sa main. Tout y est factice, jusqu'à l'air que tu respirez. Ce triste bonheur, nous l'avons payé cher, mais nous savons désormais que la rédemption est possible. Nous aideras-tu ?

Si j'acceptais, l'avenir me serait révélé, mais j'appréhendais qu'il ne soit fait que de ténèbres. Un savoir empoisonné m'ouvrirait les portes d'un pouvoir à l'exercice périlleux, car, et c'était une vérité qui s'imposait à moi, pour relever un tel défi, mon courage me semblait bien insuffisant.

Je pris une profonde inspiration, tentant de démêler les idées confuses qui me désorientaient. Pour l'heure, je savais seulement qu'il m'était possible de découvrir de nouveaux rivages, à l'ombre d'autres soleils. C'était une perspective hallucinante : l'univers était répandu autour de moi, il me suffisait d'ouvrir les bras, de le laisser pénétrer à flots ! J'étais au seuil d'une nouvelle vie.

Dans un autre âge, tel un demiurge agissant sur l'origine des causes, j'introduirais peut-être sciemment dans la trame des événements d'imperceptibles modifications aux conséquences incalculables. Pour l'heure, cette perspective ne me terrifiait pas. Je caressais presque avec empressement l'idée de devenir un faussaire de l'Histoire ! Le retour en mon époque était à la base même de ce contrat. Je ne doutais plus d'y revivre à nouveau, riche d'une connaissance inégalée. Une infinité d'années auparavant j'étais aux prises avec les éléments sur un océan déchaîné et voici que je considérais avec une certaine indifférence cette traversée hors du commun que j'allais entreprendre. Je savais qu'il en irait selon mes souhaits.

Sans prendre de temps pour réfléchir, j'arrêtai ma décision et accédai à sa demande.

C'est ainsi que j'ai retrouvé ce ciel d'hiver et ce monde promis à la ruine.

J'ai vu tant de choses dans cet étrange futur.

J'ai vu des villes immaculées dressées au cœur de fleurs géantes, balancées par des vents chauds à des altitudes impossibles.

J'ai vu des mondes entièrement liquides, baignés d'une vapeur irisée où, dans des bulles géantes, flottaient des jardins luxuriants.

J'ai vu, posées comme des cristaux d'acier sur des étendues sablonneuses, des cités de métal, étincelantes, vertigineuses, peuplées d'êtres ailés.

J'ai vu des astres réunis entre eux par un arbre démesuré qui abritait une profusion de créatures fantastiques.

J'ai voyagé sur des nefs étranges qui s'enfonçaient dans la nuit comme des aiguilles dans la chair, et j'ai mesuré l'étendue du chaos. J'ai approché la Fin des Temps.

Maintenant, seuls me restent les souvenirs de ce qui n'est pas encore arrivé, car, peu à peu, les images et les visages entraperçus se mêlent dans ma mémoire, comme des larmes dans la pluie. Je dois honorer ma promesse, mais je repousse cette heure fatidique, au risque de laisser les faits se produire sans les altérer. Pourtant, je n'ignore rien des dangers qui menacent le monde. La Révolution qui grondera demain permettra à Bonaparte d'enchaîner l'Europe à son char, et les peuples se dresseront contre lui. Puis les sciences et l'industrie conféreront à l'Homme des capacités fabuleuses qu'il emploiera au service de son instinct destructeur. Les haines seront décuplées, des génocides perpétrés, des nations écrasées. Le monde s'engagera dans une vertigineuse évolution dont je connais l'issue.

Je sais désormais quel sort sera dévolu aux quelques survivants de mon naufrage. Les secours n'arriveront pas sur cette île maudite. Le vaisseau du Capitaine Peter Dillon n'abordera Vanikoro que trois ans après la disparition du dernier membre de mon équipage. Quant au Roi Louis, il demandera une ultime fois si l'on a de mes nouvelles, la tête sur l'échafaud. J'assisterai à son exécution, perdu dans la foule, sur la future Place de la Concorde, spectateur de la fin d'une ère, alors que selon les instructions reçues j'aurais dû faire de la fuite à Varennes un succès.

D'autres avant moi m'ont précédé, instruits par ceux-là mêmes qui m'ont chargé de ce fardeau, et ils n'ont pas agi. Ont-ils été paralysés comme je le suis ? Se sont-ils sentis sans force, anéantis par les conséquences qui découleraient de leurs actes ? Je pense à mes lointains commanditaires que je trahis à mon tour. Et si, des bouleversements par moi induits, surgissait un tyran plus abominable encore que Hitler ?

Pauvres anges futurs ! Je ne serai pas leur sauveur.

Je crois que l'Homme ne se bonifiera pas, car l'avidité et l'ivresse du pouvoir l'habitent. L'amour, son seul espoir, n'est qu'un instant fugitif dans sa vie. Il gesticule comme un diable au sommet des ruines qu'il provoque. L'Homme est vraiment une créature du chaos.

La tentation de remodeler l'Histoire m'abandonne car, par maladresse, je peux rendre ce grand fleuve plus tumultueux encore. Alors je reste passif et je me maudis. Des fenêtres de ma chambre, mon regard embrasse la broderie des parterres à la française. Les préparatifs d'une fête sont en cours, la dernière en ces lieux. J'entends des musiciens accorder leurs instruments sous la grille d'eau. Je devine des comédiens répétant sur le théâtre de Giacomo Torelli. À l'horizon s'amoncellent de lourds nuages, présages de lendemains sombres.

J'allume le chandelier posé sur mon bureau et je relis les vers que La Fontaine consacra, en des temps moins troublés, au premier maître de Vaux, plaidant son pardon. Je les murmure, comme s'ils m'étaient destinés :

*« Il est assez puni par son sort rigoureux
Et c'est être innocent que d'être malheureux ! »*